



Le guitariste Big Bill Broonzy, en 1940. Pour Robert Palmer, figure du journalisme rock, le blues est « une fusion de musique et de poésie ».

DEEP BLUES

RÉCIT
ROBERT PALMER

Un voyage palpant vers le delta du Mississippi, à la source du blues. Où les fantômes de toute une époque reprennent corps en musique. Magique.

LES

Le blues est un monde perdu, une contrée retirée dont les esprits s'abîment dans on ne sait quel éther, dont les souvenirs se volent et s'éloignent, plus encore depuis la publication de ce livre culte dont on aura attendu la traduction pendant quarante ans. En 1981, au cœur d'un autre siècle, son auteur, Robert Palmer, est une figure

ardente du journalisme rock américain, reporter au sein du *Rolling Stone* de Hunter S. Thompson, rédacteur en chef des pages musique du *New York Times*. Il écrit avec aisance sur une machine mécanique, en rythme et d'un seul trait, avec de la chair, de la boue et des os, comme on raconte les histoires dans les campagnes de son Sud natal. Il fréquente les Stones et Bowie,

les musiciens jazz d'avant-garde aussi, avec lesquels il prend la liberté de sortir sa clarinette. Il vit à New York, mais tout le pousse à entreprendre obstinément le même voyage, vers le delta du Mississippi, qui baigne son imaginaire et s'épanouit dans sa mémoire.

« Cette région n'était qu'une étendue sauvage [...], une terre densément boisée et parsemée de marais où poussaient des cyprès chauves; des alligators glissaient dans les eaux troubles et, au milieu des juncs, des pumas guettaient les daims. » Quand il parcourt les campagnes sombres et humides, les villes rouillées sur pied, les gares désaffectées, les bons et les mauvais génies du blues se sont tous depuis longtemps. Quelques rares survivants confient leurs impressions par bribes. Robert Palmer n'en est pas moins décidé à traquer les fantômes, Charley Patton, Robert Johnson, Son House, Howlin' Wolf, ces « figures hautes en couleur qui ont composé une musique dans laquelle s'expriment, avec une acuité saisissante, les aspirations les plus élevées et les secrets les plus obscurs de l'Amérique d'aujourd'hui ».

L'auteur note que le blues « représente une fusion de musique et de poésie qui ne peut être obtenue qu'à très haute température émotionnelle ». Son livre est une somme d'érudition sans pareille qui, au fil des évocations, canalise comme un roman et fait la part belle aux récits les plus pittoresques. Le journaliste remonte avec une précision de musicologue jusqu'aux terres d'Afrique où sont nés les rythmes, les tonalités, les instruments qui ont irrigué la musique des plantations, des quartiers d'esclaves et des tripots clandestins. Il détaille les rituels, décrypte les textes souvent énigmatiques où chaque expression est une musique en soi. Il s'attache aux hommes du Delta, « les plus pauvres et les plus marginaux des Noirs américains qui ont créé, en dépit de tout, un art qui nous enrichit tous ». Robert Palmer suit pas à pas Muddy Waters depuis la plantation de Stovall, où des blancs plus curieux que les autres vinent l'enregistrer, jusqu'aux bas quartiers de Chicago, dont il rejoint les usines avant de devenir un maître

du blues électrique, influençant plusieurs générations de stars du rock. Il fait renaître, dans un luxe de détails, des musiciens immenses dont l'histoire n'était faite que de légendes éparpillées. Les héros maudits, comme Robert Johnson ou Charley Patton, sont remplacés au cœur de l'action, dans une narration sur le vif qui dépeint les vies précieuses de métrayers, l'asservissement de tous les instants et la liberté qui brûle les doigts quand on s'en va chanter le long des voies de chemin de fer, tirant de la guitare « un son traînant, plaintif, qui ressemble à une voix humaine ». Les légendes s'éclaircissent. Celle, tirée du folklore africain, du carrefour où les demi-dieux du blues scellent un pacte avec le diable qui leur « ouvre la voie » et les propulse dans l'histoire: « Tu fais bien attention d'y être avant minuit. Un grand homme noir marchera vers toi, il prendra ta guitare et t'accordera. » Les descriptions foisonnent, les informations se bousculent, la musique prend corps, le livre d'histoire devient un traité de magie. — Laurent Rigoulet | Traduit de l'anglais (États-Unis) par Olivier Borre et Danio Rudy, éd. Alia, 445 p., 25 €.

FRENCH EXIT
ROMAN
PATRICK DEWITT

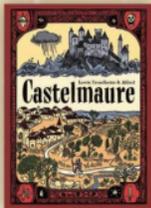
LES

Frances Price, belle veuve sexagénaire, avec un petit quelque chose de Jackie Kennedy, a tout claqué. Les soirées festives dans son appartement de l'Upper East Side, à New York, les nuits dans les appartements-terrasses des hôtels de luxe et la vie au champagne ont eu raison de son héritage. Elle n'a plus qu'à quitter Manhattan avec un bon paquet d'euros dans son grand sac de cuir et s'installer à Paris où une amie lui propose son deux-pièces à Saint-Germain-des-Près. Malcolm, le fils de Frances, suit le mouvement, comme toujours. Un peu chiffe molle, tendrement attaché à cette mère fantaisiste, il prend le bateau avec elle et leur chat, Small Frank, un vieil animal bavard et farouche. À Paris, puisque Noël approche, il faut bien jouer le jeu, acheter des cadeaux, boire du bon vin français, tomber amoureux, fréquenter une voyante, sympathiser avec une grande bourgeoise qui cherche de la compagnie...

On entre en souriant dans le monde du Canadien Patrick deWitt, l'auteur du merveilleux faux western *Les Frères Sisters*. Ce romancier mélange la folie et l'amour filial, la pure dinguerie et un certain sens de la désinvolture, conservant une écriture fantasmagorique qui met aussitôt le lecteur de bonne humeur. Mais résumer *French Exit* à une pochade serait une grossière erreur. Sans titre *Une tragédie de manoir*, cette fiction qui régalieusement la fantaisie absurde pour se pencher sur la solitude d'une poignée de personnages secoués par les blessures de l'enfance et la maladresse affective. Même si, comme Frances, ils savent se tenir dans le monde, re-venir en France, c'est un troisième bloody mary avant d'entrer dans la salle de bains et d'y enfiler une robe de cocktail rouge, la couleur du sang.

— Christine Ferniot | Traduit de l'anglais (États-Unis) par Emmanuelle et Philippe Aronson, éd. Actes Sud, 270 p., 22 €.

PASSEZ DES FÊTES PASSIONNANTES EN BANDE DESSINÉE !



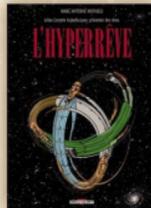
Lewis Trondheim & Alfred
Castelmaure

Lart du conte magistralement revisité par deux orfèvres du gr'Art. Un bijou d'humour et d'ingéniosité.



Chris Ware
Rusty Brown

Après *Jimmy Corrigan et Building Stories*, le nouveau chef-d'œuvre de Chris Ware. « Un récit chorale aussi subtil par sa psychologie que brillant graphiquement. »
TELÉRAMA



Marc-Antoine Mathieu
L'Hyperpère

Quand l'auteur le plus inventif de la BD s'attaque à... l'infini ! Un livre-objet vertigineux.

DISPONIBLES EN LIBRAIRIE

DEL COURT